

Pétain lui laissait une lourde tâche heureusement commencée, la conquête du massif de Moronvillers, près Reims. Fayolle la mena à bonne fin. Sous ses ordres, fut capturé le célèbre massif et on fit 6000 prisonniers. Sous ses ordres, également, le général Guillaumat dégageda par de brillantes attaques les abords de Verdun et prit 10,000 allemands. C'est sur cette double victoire que se clôtura l'année 1916.

Mais déjà, des événements tragiques appelaient sous d'autres cieus notre héros.

Dans la dernière semaine d'octobre 1917, un affreux désastre était tombé sur les armées italiennes. A la bataille de l'Izozzo, nos malheureux alliés perdirent, outre leurs morts, 1500 canons et 180000 prisonniers. Bousculés par les vainqueurs, ils évacuèrent le territoire conquis, le Frioul et la Vénétie, jusqu'à la rivière Piave derrière laquelle ils parvinrent à se retrancher.

Dans cette extrémité la France et l'Angleterre n'abandonnèrent point leur sœur. Ils créèrent à la hâte deux armées et les expédièrent en Lombardie. Fayolle fut nommé commandant-en-chef de l'armée française, 18 nov. 1916.

La position était épineuse. Des fautes graves avaient été commises, des récriminations pouvaient s'élever, des reproches s'adresser sans injustice. Mais l'heure était à l'Union sacrée, non à la discorde : l'union sacrée triompha.

Il se trouva que le général anglais Plumer était la droiture même, et que Fayolle, avec la belle franchise de l'honnête homme inspira plus de confiance que n'aurait fait un diplomate.

On mit du baume sur les plaies des Italiens, on prêta la main à leurs combinaisons, l'accord se fit à la satisfaction de tout le monde.

Restait à gagner une victoire pour sauver le prestige du nom français. Le général Maistre dégageda notre honneur par l'opération du mont Tomba, 30 décembre. L'affaire était, en soi, assez modeste ; mais elle enthousiasma les Italiens, ranima leurs esprits et donna le signal d'une contre-offensive qui se poursuivit jusqu'à la défaite totale de l'Autriche.

Si le général Fayolle est heureux on ne saurait dire que l'automobile lui porte bonheur. A l'alerte de Gavrelle succéda l'accident d'Italie. Il descendait, 26 janvier 1918, la route de Conco lorsque sa voiture demeura suspendue à un rocher. Le général Barthélemy qui l'accompa-

gnait eut le bras cassé, lui-même se tira d'affaire par miracle.

Vers le milieu de février, notre général reprit le chemin de la France où de graves événements se préparaient.

Les journaux de l'époque ont reproché, avec autant d'aigreur que le permettait la censure, à notre haut commandement de n'avoir pas prévu l'offensive allemande du printemps 1918, et de s'être laissé surprendre. C'est une erreur et une injustice que l'histoire réparera. N'oublions pas qu'il y a surprise que l'on doit prévoir et surprise qu'il est impossible de prévenir. Nos chefs savaient parfaitement qu'ils allaient être attaqués par des forces redoutables, et ils se préparèrent de leur mieux à recevoir le choc. Mais comment auraient-ils pu deviner où le choc porterait ?

Le fait est que, à l'arrière du secteur de jonction des armées anglaises et françaises, c'est-à-dire au point de plus vulnérable, l'armée d'Humbert avait été postée, prête à marcher, ainsi que l'armée du général Debeney, au premier signal que leur donnerait Fayolle.

Avouons, tout de suite, que la violence de l'attaque sous laquelle succombèrent les troupes du général Gough et la rapidité vertigineuse de l'avance allemande déjouèrent nos calculs et causèrent une panique. N'empêche que, le soir même du 21 mars, la troisième armée était alertée, qu'aussitôt après, l'armée de Debeney accourut à la rescousse, que, tout en reculant pour donner aux renforts le temps d'arriver, elles ne se laissèrent rompre nulle part, et que, dès le 29 mars, les ennemis furent contenus, Paris et Amiens furent sauvés. Cette rapidité dans la riposte tient vraiment du prodige.

Mais il est temps de nous arrêter ; les documents nous manquent pour raconter ce qui se passa dans la dernière période de la guerre. Le peu que nous savons se trouve écrit dans la monographie du maréchal Foch.

Il suffit de noter que le rôle de Fayolle, à la tête de son groupe d'armées, fut de première importance, et que ce grand homme contribua pour sa bonne part à la victoire définitive.

Comme il avait été à la peine, il fut à la gloire. Lors de l'entrée des Français à Strasbourg au milieu d'acclamations délirantes, parmi les grands chefs qui entouraient sur l'estrade triomphale le maréchal Pétain, nous voyons au pre-